

Ekaterina Rozova, chercheuse en philosophie, réfugiée à Paris. Elle n'avait jamais manifesté avant la guerre.

LES EXILÉS DE POOUTINE

Des milliers de Russes se sont installés en région parisienne depuis le début de l'invasion de l'Ukraine le 24 février 2022. Artistes, journalistes, étudiants, intellectuels, universitaires, militants, opposants politiques : ils fuient les répressions, la conscription ou tout simplement un régime qu'ils ne supportaient plus. Des exilés qui tentent d'influer sur le cours de l'histoire de la Russie où Vladimir Poutine prépare, ce dimanche 17 mars, sa réélection à un cinquième mandat.

Texte : Olivier Tallès

POURQUOI NOUS L'AVONS FAIT

Observateur attentif de la Russie, j'ignorais qu'autour de moi, en France, s'était installée depuis la guerre en Ukraine une diaspora russe nombreuse et dynamique. En discutant avec une amie russe à la culture immense, j'ai découvert que ces exilés anti-Poutine étaient travaillés par les mêmes questionnements que les Russes blancs arrivés en France au lendemain de la révolution d'Octobre. Leur valise est à peine déballée. Les esprits sont encore tournés vers Moscou. Ils se rassemblent, manifestent, se divisent autour de l'après-Poutine. Ils se désespèrent aussi et s'interrogent : comment lutter contre une dictature à distance, alors que Poutine devrait être réélu ce dimanche 17 mars ? Autrement dit, comment donner un sens à sa fuite ? Alexeï Navalny redoutait de disparaître des pensées de ses compatriotes - cette mort symbolique qui guette les figures de l'opposition en exil - au point de braver tous les dangers en revenant chez lui. Le 16 février, il en a perdu la vie.

Olivier Tallès



M. MATTHYS



VALENTIN KACH

Quand une amie lui apprit par un message sur WhatsApp la mort d'Alexeï Navalny, Polina Ivanova déjeunait parmi ses collègues lors d'un séminaire en lointaine banlieue parisienne. Durant vingt minutes, la stagiaire russe au regard bleu lagon chercha son souffle, entre stupeur et incrédulité, agissant comme si de rien n'était. Le trajet de retour vers Paris lui parut interminable. Une fois dans son centre d'hébergement entre Gare du Nord et Gare de l'Est, elle ouvrit son ordinateur et regarda les nouvelles en silence. Ses deux enfants s'assirent à ses côtés dans la chambre qui leur sert aussi de salon. Micha, 10 ans, prit une bougie en mémoire du célèbre opposant, qui a trouvé la mort dans sa colonie pénitentiaire, en ce vendredi 16 février.

Bouger, faire quelque chose. La réfugiée et ses jumeaux s'engouffrèrent dans un métro bondé, direction le quartier des ambassades dans le 16^e arrondissement. Des exilés russes avaient improvisé un mémorial au pied de la statue d'Alexandre de Yougoslavie et de son père, premier roi de Serbie, sur la place de Colombie. C'était le seul endroit où se réunir sans être arrêté par la police française qui barrait l'accès à l'ambassade de Russie. Au sein de la diaspora ultra-connectée des Russes de France, on s'était échangé l'adresse à la vitesse des réseaux sociaux. À la sortie du métro, elle suivit une compatriote, reconnaissable à la rose qui dépassait de son sac. Arrivée devant le monument, Polina Ivanova lut un message qui résumait ses pensées du moment : « Alexeï, désolé de ne pas avoir fait plus. »

À l'ombre de cette statue oubliée qui mène vers la chancellerie russe, s'est pressé ce jour-là un condensé de cette autre Russie hostile au poutinisme. La plupart sont des exilés de fraîche date, que leur opposition à la guerre a poussés sur les routes depuis le 24 février 2022 : des jeunes hommes effrayés par la conscription, des opposants poursuivis par la justice, des militants des droits humains harcelés par la police, des artistes fatigués de l'autocensure, des intellectuels et scientifiques accueillis à bras ouverts en Occident, des anonymes qui ne se voyaient pas d'avenir dans une Russie belliqueuse. Autant de « traîtres », selon Vladimir Poutine. La politique du régime a chassé des centaines de milliers de Russes vers les pays voisins, notamment l'Allemagne, dans une proportion moindre la



NIKITA KUDRYAVETZ

France. La discrète société russe de Paris avait déjà ses écoles, ses conservatoires, ses salons de beauté et ses églises. La voilà plongée dans une autre dimension avec l'arrivée de milliers de nouveaux venus, souvent urbains et diplômés. La plupart n'ont pas encore 30 ans. Ils parlent anglais, apprennent vite le français. Parmi les motifs variés qui les ont poussés à renoncer à leur carrière, leur maison et leurs amis en Russie, les raisons économiques ne figurent pas. « En Russie, je ne supportais plus de vivre au milieu de tous ces gens pro-guerre », confie Polina Ivanova, ancienne responsable de la communication, qui a déménagé

« En Russie, je ne supportais plus de vivre au milieu de tous ces gens pro-guerre. »

- Polina Ivanova

plusieurs fois avant de dénicher un logement social à Paris. Ce jour-là, face aux photos d'Alexeï Navalny déposées au pied de la statue, la mère de famille se sentit coupable. « Je ne cherchais pas à envoyer un message politique en venant ici. Je voulais me sentir moins seule, glissa-t-elle après coup en français. C'était

avant de quitter la Russie qu'il fallait se battre. En exil, tu es coupée de la réalité. Tu ne peux rien faire. Alors tu t'agites. » Avec la mort de Navalny, elle dit ne pas savoir « quoi faire ». « On s'en fout de l'élection présidentielle. On est perdus. Tout est perdu, soupire-t-elle. Il est difficile d'être

Mikhaïl Lobanov, mathématicien (à gauche) et Sacha Borissenko, militant antiguerre (à droite), tous deux exilés à Paris, assistaient à une manifestation en hommage à Alexeï Navalny, au Trocadéro, le 22 février dernier.

●●● *un Russe aujourd'hui.* » Parmi les figures de l'opposition russe qui défilèrent ce jour-là devant le mémorial improvisé, on se consola en reprenant les mots d'Alexeï Navalny. « *Je vous interdis d'abandonner* », avait-il insisté en évoquant son éventuel assassinat.

Ioulia Navalnaïa, l'épouse du défunt, entend certes reprendre le flambeau depuis l'étranger, mais comment s'opposer en exil à une dictature ? Nombreux s'y sont essayés par le passé, de l'ancien oligarque Mikhaïl Khodorkovski au joueur d'échecs Garry Kasparov. Sans grand succès. Ceux qui les ont rejoints à l'étranger, après le 24 février 2022, croient aussi peser sur l'histoire de leur pays. Installé dans une brasserie parisienne, le militant syndical et homme politique de la gauche démocratique russe Mikhaïl Lobanov se penche sur la carte du déjeuner, le visage crispé. Son épouse, une sociologue francophone, l'aide à comprendre. Ce mathématicien à l'allure d'éternel étudiant pèse chacun de ses mots, comme s'il était encore en meeting. Après quelques mois d'exil, il a conservé l'ambition qui l'animait à Moscou. « *Navalny a eu une contribution énorme pour attirer les gens vers la politique, rappelle-t-il. Cette foi doit être entretenue.* »

« Une vraie fuite des cerveaux »

En Russie, ce scientifique renommé de l'université de Moscou avait tissé un réseau de militants en dehors des radars médiatiques. Au cours d'une campagne menée quartier par quartier, il avait réussi à vaincre aux législatives un présentateur célèbre de la télé de Poutine, jusqu'à ce que le pouvoir invalide son succès. Le scientifique opposé à la guerre a été tabassé par la police en décembre 2022 et incarcéré durant quinze jours. Déclaré agent de l'étranger, interdit d'enseigner à la faculté Lomonossov, l'universitaire a devancé une nouvelle arrestation en fuyant en Arménie. La mobilisation de ses collègues étrangers lui a permis de décrocher un visa français et un poste de chercheur invité à l'Institut des hautes études scientifiques.

D'après ses calculs, 10 % des mathématiciens de son université vivent désormais à l'étranger. « *On assiste à une vraie fuite des cerveaux, notamment chez les jeunes, et cela se poursuit aujourd'hui. Les gens règlent leur problème d'appartement, vendent leur voiture puis ils partent* », observe-t-il. À Paris, on le croise un jour à un atelier d'écriture de lettres aux prisonniers politiques qu'organisent des sympathisants de La France insoumise, un autre sur la place de la République à l'appel de Memorial, la célèbre organisation de défense des droits humains qui s'active en Europe depuis sa dissolution en Russie. Mikhaïl Lobanov aide à distance un réseau de syndicalistes et d'opposants, mais évite de donner des détails sur son action.



TATIANA KASTOUÉVA/REUTERS

À Paris, il se tient à l'écart des figures libérales de l'opposition qui ont rejoint le « Club démocratique russe », lancé en mai 2023. Ce mouvement impulsé par Guennadi Goudkov, un ex-député du Parlement russe, tente d'unir les courants de la contestation en exil au sein de laquelle le FBK (Fondation anti-corruption) d'Alexeï Navalny préfère jouer en solo. « *Sur le plan personnel, nous avons des contradictions entre nous, reconnaît cet ancien officier du KGB aux traits tirés, mais il ne faut pas accorder trop d'attention à ce problème. Sur le fond, nous avançons.* » Pour preuve, une centaine de personnalités russes de la diaspora ont signé un document qui prône la victoire de l'Ukraine et la restitution de tous les territoires occupés.

Mais, depuis lors, les discussions demeurent laborieuses au sein de cette opposition dispersée et désargentée. En témoigne une réunion dans un hôtel parisien, en décembre. Ce jour-là, se sont assis d'un côté de la table l'homme d'affaires Mikhaïl Khodorkovski, l'ancien élu Guennadi Goudkov, l'ex-premier ministre de Vladimir Poutine Mikhaïl Kassianov, tous des personnalités connues qui se rêvaient un destin au début des années 2000. Face à eux, des représentants des ONG, des journalistes, militants et universitaires... Les débats sont vifs. Ils portent autour de la stratégie adoptée en vue de l'élection présidentielle qui se déroulera du 15 au 17 mars en Russie.

Faut-il boycotter un scrutin truqué par avance ? Voter pour tous sauf Poutine ? Dans l'assistance, un jeune photographe russe glisse, dépité : « *On n'avance pas.* » Deux mois après cette réunion, tout le monde s'accorde finalement autour d'une action concrète : appeler les électeurs à manifester leur hostilité au régime en se rendant en masse dans

Ci-dessus, Alexeï Navalny et son épouse Ioulia Navalnaïa, en avril 2015, à Moscou. L'opposant avait préféré rentrer en Russie pour lutter contre le régime de Vladimir Poutine. Il l'a payé de sa vie. Sa femme poursuit son combat.

À droite, Guennadi Goudkov défile, avec des roses blanches, le 1^{er} mars 2015 à Moscou, après l'assassinat de l'opposant Boris Nemtsov. L'ancien député du Parlement russe s'est exilé à Paris d'où il milite sur Internet.



NIKITA MOJZEVET

les bureaux de vote à midi heure précise, lors du premier tour, le dimanche 17 mars. Pour le reste, chacun défend sa ligne. Certains recommandent de glisser un bulletin dans l'urne au nom d'un des trois candidats face à Vladimir Poutine, d'autres prônent l'abstention. D'autres encore conseillent d'écrire le nom d'Alexeï Navalny.

Dans ce climat de division, on cherche en vain une figure légitime capable d'unifier la contestation. « *L'opposition en exil parvint généralement à s'accorder sur des grands principes, rappelle Tatiana Kastouéva-Jean, directrice du centre Russie-Eurasie de l'Institut français des relations internationales. Mais les rivalités subsistent à cause des ambitions personnelles, de la compétition pour les financements occidentaux et des différences sur les projets politiques.* » Au sein de la diaspora, on se désespère devant ces responsables de l'opposition, que la distance avec les citoyens russes condamne inéluctablement à l'oubli. Une perspective qui avait poussé Alexeï Navalny à rentrer en Russie malgré sa tentative d'empoisonnement en août 2020.

Malgré son éloignement du terrain, l'opposition russe tente de donner du sens à son exil en investissant Internet, dernier espace où l'on peut s'adresser librement aux Russes, à condition que leur ordinateur soit équipé d'un réseau sécurisé VPN. Aux dires de Guennadi Goudkov, ses vidéos sur

YouTube sont vues par des centaines de milliers de personnes. « *À l'époque soviétique, lorsque les dissidents quittaient le pays, c'est comme si nous les enterrions, remarque-t-il. Ils ne pouvaient qu'envoyer des lettres. Ils n'avaient aucune influence. Dorénavant, Internet et les réseaux sociaux nous offrent une tribune qui ne peut être bloquée.* » De quoi nourrir la réflexion de ses compatriotes.

Combien sont-ils, en Russie, à suivre les programmes de la diaspora ? Les médias d'opposition, qui tous ont déménagé à l'étranger, estiment à 30 millions le nombre de Russes qui les suivent. L'information est diffusée à travers des titres célèbres tels que *Novaïa Gazeta*, qui vient d'ouvrir un bureau à Paris, ou des chaînes Telegram et YouTube comptant parfois une seule personne. L'économiste Sergueï Gouriev, avant de prendre

la tête de la formation à Sciences Po, a eu ainsi sa propre chaîne YouTube où il imaginait les réformes indispensables pour la Russie d'après Poutine. Quand on interroge ce proche d'Alexeï Navalny, il réfute l'idée d'un exercice déconnecté du réel : « *Si l'on arrive à convaincre nos compatriotes qu'une autre Russie est possible, cela peut accélérer les choses.* »

À Paris, les exilés découvrent aussi le plaisir de parler librement, sans crainte de voir débarquer la police du régime après n'importe quelle critique à propos de l'invasion de l'Ukraine. « *Ici, j'ai* ●●●

« Dorénavant, Internet et les réseaux sociaux nous offrent une tribune qui ne peut être bloquée. »

- Guennadi Goudkov

« IL NE FAUT PAS SOUS-ESTIMER LA CAPACITÉ D'ADAPTATION DU RÉGIME RUSSE »

MARLÈNE LARUELLE est professeure à l'université George-Washington à Washington (États-Unis), spécialiste de l'histoire des idées en Russie.



Dans un contexte de répression accrue, quel est le sens d'une élection pour le régime russe ?

Il ne faut pas lire cet événement comme une élection mais un référendum. La question n'est pas de choisir entre différents offres politiques mais de confirmer et légitimer Vladimir Poutine comme leader de la patrie, chef de guerre et incarnation de la nation sur le très long terme. Ce qui compte, c'est le taux de participation et le pourcentage de voix obtenues. Le reste n'a pas d'importance.

Comment la guerre a-t-elle changé l'équilibre des pouvoirs en Russie ?

Avant la guerre, on présentait volontiers Poutine comme l'arbitre suprême de groupes d'intérêts, les différents « tours » du Kremlin. Aujourd'hui, seules deux tours subsistent. D'une part, le parti de la guerre, composé de l'armée, du renseignement, de la police et autres structures de force. Eux prônent la guerre à outrance avec l'Occident, la conquête totale de l'Ukraine, la mobilisation complète de la société. D'autre part, une « tour technocratique », que je ne qualifierais pas de modérée, mais qui tient à préserver la société et l'économie du poids de la guerre. Dans les discours, on a souvent l'impression que c'est le parti de la guerre qui l'emporte. Mais en pratique, on voit que l'administration présidentielle ne cède pas aux demandes de nouvelle mobilisation. Il y a donc encore

différents espaces politiques dans le système. Et ce clivage est dynamique. Ces deux dernières années, on a vu le parti de la guerre gagner en influence, en particulier quand la situation militaire était difficile. Mais on a aussi observé des moments d'accalmie, où le régime se recentrait sur l'économie et les problèmes du quotidien. Il n'est pas exclu qu'à l'avenir, ce segment de l'État reprenne le dessus.

Comment a évolué le rôle de Poutine à la tête de ce système ?

Je pense que Poutine a moins à jouer ce rôle d'arbitre, il règne de manière encore plus absolue. D'abord car les tensions au sein de l'élite ont diminué. Ensuite, parce que les élites économiques sont devenues plus dépendantes de lui qu'avant, du fait de la rupture des liens avec l'Occident. En ce sens, les sanctions ont aidé le régime. Enfin, la mutinerie d'Evgueni Prigojine a restreint le système d'externalisation à des groupes comme Wagner. Poutine sait qu'il doit tolérer en partie une forme de discours anti-élite, mais son message a été entendu : quand on passe la ligne rouge, la répression s'abat.

Comment la guerre a-t-elle redistribué les ressources économiques en Russie ?

La guerre fait pleuvoir les commandes sur l'ensemble du complexe militaro-industriel russe. Cette manne change les équilibres entre les pouvoirs, mais aussi entre les régions. Des régions industrielles déprimées bénéficient soudainement de commandes publiques et d'embauches. Il y a un réordonnement global de l'économie russe. Les gagnants sont ceux qui ont des liens avec la rente politique et économique du régime, ceux qui font partie de la chaîne militaire, ceux qui savent faire du business avec l'Asie, et contourner les sanctions. Les perdants sont ceux qui étaient liés à l'Occident et au secteur des hautes technologies.

Vous qualifiez la participation à la guerre de « nouvelle carte du parti ». C'est-à-dire ?

Participer à la guerre est un gage de patriotisme et de loyauté au régime, plus important que la compétence. Cela ouvre des portes pour des postes dans l'administration, dans l'éducation nationale, et en politique. Au moins 600 000 personnes ont déjà participé à la guerre, souvent des hommes entre 30 et 50 ans avec peu de perspectives. Ceux qui en reviennent se retrouvent avec le titre de vétéran, extrêmement prestigieux en Russie. Il y a donc un ascenseur social qui se met en place avec la guerre. Au point que, parmi les engagés volontaires de 2023, on trouve des membres de la classe

moyenne qui y voient une occasion de gravir les échelons de la société.

Cela signifie-t-il que le régime devient dépendant de la poursuite de la guerre ?

Oui. Tout un pan de la population a désormais intérêt à la poursuite de la guerre. Par ailleurs, la paix comporte un risque pour le régime, qui ne pourra plus se légitimer en prétendant agir contre une menace mortelle. Cependant, je pense que le régime pourrait s'en sortir avec une pirouette discursive : dissocier « opération militaire spéciale » et « guerre avec l'Occident ». Il est tout à fait possible que Poutine gèle la guerre sur le front, mais continue d'affirmer que la Russie est en confrontation existentielle avec les pays occidentaux, dans une logique de guerre froide qui maintiendrait d'importantes commandes à l'industrie de défense. Il ne faut donc pas sous-estimer la capacité d'adaptation du régime. Malgré la guerre, il est à chaque fois parvenu à renvoyer des signaux pour dire aux Russes que la situation allait se normaliser. Et ça marche plutôt bien. La preuve : de nombreux exilés sont revenus en Russie. Les milliers de Russes qui ont rendu hommage à Alexei Navalny sont une minorité.

Recueilli par
Pierre Sautreuil



Lev Ponomarev, défenseur des droits humains, participe à la manifestation « Russie sans Poutine », à Paris, le 21 janvier dernier. En 2022, le co-fondateur de l'ONG Memorial, a obtenu le prix Nobel de la paix et l'asile politique en France.

« L'impression de faire quelque chose d'utile car je peux évoquer tous les sujets sans me censurer », insiste en russe Lev Ponomarev, président de l'Institut Sakharov, le dos reposé sur son canapé-lit. À 82 ans, cet ancien scientifique est la mémoire des défenseurs des droits humains. Les photos de ses enfants trônent sur un meuble de son studio niché au cœur du Marais. Il a longtemps hésité à partir, malgré les conseils de son entourage. « C'était la fuite ou la prison », assure-t-il en citant l'accumulation des signaux : une agression dans la rue par des anonymes, une convocation par la police, un tag sur sa porte, jusqu'à ce que deux sources haut placées l'informent de son arrestation imminente en juin 2022. Il ne regrette pas son choix. Ce lanceur d'idées fourmille de projets, entouré de jeunes exilés biberonnés à Internet qui pourraient être ses petits-enfants. Dernier

en date, le lancement, aux côtés de l'association Russie-Libertés, des Américains de Free Russia Foundation et de l'Institut Sakharov, d'un « incubateur » au service des « russophones engagés », rue Oberkampf dans le 11^e arrondissement. Il y a un siècle, les Russes blancs de Paris, chassés par la révolution bolchevique, se réunissaient dans les églises orthodoxes. La nouvelle vague des émigrés, elle, socialise sur Telegram et Facebook.

« Ici, j'ai l'impression de faire quelque chose d'utile car je peux évoquer tous les sujets sans me censurer. »

- Lev Ponomarev

N'importe qui peut y organiser des pique-niques et lancer des chaînes thématiques sur les bonnes adresses de docteurs à Paris, les soirées de soutien aux prisonniers politiques ou les cours gratuits de yoga. « Avant l'époque d'Internet, tout migrant quittant la Russie perdait son réseau et ses relations, rappelle l'historienne Catherine Goussef, spécialiste des migrations forcées dans l'ex-Union soviétique. Aujourd'hui, Telegram fait la différence. Les exilés russes ont appris à travailler à distance durant le Covid.

La plupart disent continuer les activités qu'ils menaient en Russie de façon dématérialisée. » La nouvelle vague a aussi dynamisé la vie culturelle et artistique d'une communauté longtemps endormie. La guerre a chassé de Russie des poètes, plasticiens, musiciens, peintres, sculpteurs, dont on peut découvrir une partie des œuvres aujourd'hui à l'atelier des artistes en

exil, niché au cœur de Paris. Sa directrice Judith Depaule, parfaitement russophone, a contribué à la distribution de 1 100 visas à des artistes russes depuis le début de l'invasion en 2022, un afflux que son association n'avait jamais connu par le passé. En visitant les espaces de création, on découvre combien l'invasion de l'Ukraine et l'oppression politique continuent d'inspirer les travaux de ces Russes qui ne s'autocensurent plus.

●●● À Paris, une vidéaste et artiste engagée, qui a réalisé plusieurs documentaires contre Poutine, a perdu l'habitude de chercher dans son dos la présence oppressante d'agents du FSB, les services de sécurité du régime. Cette quadragénaire énergique au tutoiement facile n'a toutefois pas baissé sa garde. Il lui arrive souvent de s'interroger avec ses proches sur tel ou tel autre : un réflexe courant chez les exilés qui tendent à voir partout des espions du régime. « On les reconnaît parfois avec leurs gestes de flic, un corps qui est très strict, préparé pour passer à l'action », assure-t-elle.

Une diaspora inquiète

Chaque meurtre de déserteur en Europe, perpétré par les renseignements russes, attise les inquiétudes de la diaspora. Signe de son attention croissante à la contestation en dehors de ses frontières, le régime s'est doté d'une loi qui permet de confisquer les biens et les revenus des Russes, notamment ceux de l'étranger, condamnés pour « dis-*créditation de l'armée* » et toute autre position antiguerre. Par peur pour eux-mêmes ou pour leurs proches, certains Russes de Paris confient ne jamais participer aux actions militantes et aux cafés-débats hebdomadaires de l'opposition. Pour d'autres au contraire, ces manifestations sont une bouffée d'oxygène dans un quotidien rendu difficile par l'isolement, les batailles contre l'administration française, le manque d'argent, la quête d'un logement, le déclassement so-

« Durant ma première année chez vous, je regardais chaque matin mon smartphone en espérant y lire la mort de Vladimir Poutine. »

- Ekaterina Rozova

cial, en somme, qui touche la plupart d'entre eux. Le jeune Sacha Borissenko y trouve là un sens à son engagement antiguerre qui l'a poussé à fuir Ekaterinbourg, aux portes de la Sibérie. À 21 ans, il vit en banlieue parisienne et enchaîne les petits boulots, tout en suivant un cours accéléré de militantisme. Un jour, il organise dans un café la collecte de signatures en faveur de l'opposant russe Boris Nadejdine en vue de la présidentielle, une candidature qui sera finalement déclarée invalide. Le lendemain, il se tient au premier rang d'une manifestation contre la guerre aux côtés de Russes et d'Ukrainiens.

Pour un Sacha Borissenko déterminé et optimiste, de nombreux exilés ont renoncé à ces marches dont les rangs se sont clairsemés au fil de la guerre. Seul le rassemblement annuel du 24 février draine encore des milliers d'exilés. Le reste du temps, les manifestations rassemblent quelques dizaines de personnes autour du drapeau de l'opposition en exil, reconnaissable à ses trois bandes horizontales,

blanc, bleu, blanc. Ce nouvel étendard a banni la couleur rouge, assimilé à la violence, et s'inspire de celui de la République de Novgorod avant son annexion par les princes de Moscou au XV^e siècle. Dans les cortèges antiguerre, l'emblème rassure les Ukrainiens, hostiles aux symboles de la Russie moderne. « *La vraie Russie, elle se trouve ici, c'est pas celle de Poutine* », insiste Sacha Borissenko.

La vraie Russie... La formule a ressurgi à un siècle de distance dans les rues de la capitale française. C'est par ces mots que se désignaient les Russes blancs chassés par la révolution bolchevique, dont Grégoire Aslanoff est l'un des descendants. Son appartement abrite plusieurs vagues de victimes du despotisme. L'érudite est l'arrière-petit-fils d'un célèbre philosophe orthodoxe expulsé à l'époque de Lénine. Il a épousé en secondes noces Ira, qui a grandi dans une famille de dissidents soviétiques. Un neveu de Moscou, le frère Alexandre Lavut, est venu se réfugier chez le couple. La justice menaçait ce militant qui avait l'habitude de manifester en solitaire, une pancarte à la main, depuis l'âge

de 13 ans.

À Paris, l'adolescent à l'esprit vif a continué de battre le pavé contre la guerre, sans trop s'illusionner. « *Il s'agit d'une action thérapeutique*, dit-il dans un français déjà solide. *C'est une chance pour des gens qui se sont retrouvés loin de chez eux de se rencontrer, de se parler, de se comprendre.* » Au fil du temps, il le déplore : un décalage s'installe avec ses amis à Moscou, qui partagent ses opinions politiques mais vivent une autre réalité au quotidien.

« *Toutes les choses dites par les émigrés sur la Russie, c'est très discutable*, lâche-t-il en pesant ses mots. *Parfois j'ai honte de la diaspora.* » Il se dit fatigué de tout ça. Son moral connaît des hauts et des bas. Des exilés russes, tiraillés entre les difficultés d'un quotidien précaire et leur pays qu'ils pensaient retrouver rapidement, souffrent d'anxiété, de dépression et autres troubles psychologiques. « *Durant ma première année chez vous, je regardais chaque matin mon smartphone en espérant y lire la mort de Vladimir Poutine* », confie l'universitaire Ekaterina Rozova. La trentenaire aux traits pâles est frappée du syndrome de « *défilement morbide* », une expression qui désigne le fait de passer une quantité excessive de temps devant les écrans. Ses journées sont dévorées par la lecture sur son portable des nouvelles sombres en provenance de Russie ou de l'Ukraine. « *Émotionnellement et mentalement, je vis toujours là-bas* », soupire cette chercheuse en philosophie qui n'avait jamais manifesté de sa vie avant la guerre. ●●●

Chacun vit son exil différemment. Alexandre Lavut (à gauche), militant depuis ses 13 ans, constate le décalage entre la diaspora et ses amis restés à Moscou. Sacha Borissenko (en haut, à droite) qui a dû fuir à cause de son engagement antiguerre, demeure optimiste. Ekaterina Rozova (en bas, à droite), dotée d'un visa de chercheuse invitée à la Sorbonne, confie son anxiété.





La juriste Natalia Morozova et son mari Konstantin Morozov ont participé à Memorial-Russie jusqu'à sa dissolution (fin 2021). Historiens, ils poursuivent leurs recherches en France grâce aux archives numériques qu'ils ont emportées avec eux.

●●● Avec un siècle de retard, l'intellectuelle a l'impression de revivre l'histoire des philosophes russes chassés par la révolution d'Octobre. Leurs écrits étaient au cœur de sa thèse et la voilà devenue « son objet d'étude ». Ils parlaient du sentiment de n'être que de passage. De la valise prête pour le retour. De la volonté de s'atteler à des projets politiques sur l'avenir de la Russie, au détriment du quotidien. Autant de questionnements qui la rattrapent désormais. Dotée d'un visa de chercheuse invitée à la Sorbonne, la Russe pensait se perfectionner au contact des universités françaises, puis mettre à profit ses nouvelles connaissances à son retour à la faculté de Moscou. La guerre s'éternisant, elle se dit « désorientée », incapable de se connecter à sa nouvelle réalité.

Faut-il s'intégrer à tout prix ou au contraire se préparer à l'après-Poutine ? La question divise la nouvelle vague comme elle occupait les Russes blancs en leur temps. Les Morozov, un couple d'historiens qui participaient aux travaux de l'ONG Memorial-Russie jusqu'à sa dissolution, revendiquent le fait d'échapper à l'assimilation au sein de la société française. « Bien sûr, des exilés

en situation de grande précarité sont contraints d'abandonner la lutte pour se loger et se nourrir. Ceux-là deviendront français, reconnaît Konstantin, le bras calé contre une pile de livres qu'il a rédigés. Mais d'autres doivent se concentrer sur le changement en Russie. »

Logé avec leur fille dans une vaste chambre près du canal Saint-Martin, le couple poursuit ses recherches historiques grâce à des téraoctets d'archives numériques emportées dans leurs valises. Des travaux devenus périlleux en Russie en ces temps de reprise en main de l'histoire. « Fuir, ce n'était pas simple pour moi, mais ma justification morale est de me dire que je continue à m'opposer à la propagande de façon

beaucoup plus efficace ici », ajoute Konstantin. Le couple anime notamment une émission à la vieille bibliothèque Tourgueniev, qui a accueilli toutes les vagues de l'émigration russe en France, des révolutionnaires d'avant 1917 aux dissidents de la guerre froide.

Le professeur dispose d'un permis de séjour « talent », un précieux sésame dans la communauté des exilés russes. La plupart doivent se contenter de visas d'une validité de trois à six mois, qui exigent d'interminables démarches auprès de l'administration et rendent quasi impossible la location d'un studio. La perspective d'un retour s'éloignant, ils sont de plus en plus nombreux à demander le statut de réfugié, note la juriste Natalia Morozova. Elle-même a sauté le pas dès son arrivée en France, au lendemain de l'invasion. Depuis Paris, elle continue son activité de conseil auprès des avocats et des prisonniers russes. Logée chez des amis, salariée en France, elle se dit chanceuse face aux difficultés matérielles de ses compatriotes exilés. « Mais vu les atrocités commises par mon pays, se reprend-elle, je ne sais pas si on peut être heureuse en étant russe. »

POUR ALLER PLUS LOIN

À lire

De l'inconvénient d'être russe

Diana Filippova, exilée en France durant son enfance, raconte comment elle s'est réapproprié ses origines, sans se voiler la face sur la Russie contemporaine. Un récit attachant.

Albin Michel, 206 p., 19,90 €

L'Exil russe. La fabrique du réfugié apatride

Dans les années 1920, la France accueille près de 80 000 Russes



qui ont quitté leur pays à la suite de la révolution. L'historienne du CNRS Catherine Gousseff, spécialiste des diasporas forcées des ex-pays de l'Union soviétique, livre une somme incontournable sur la période 1920-1939.

CNRS Ed., coll. « Biblis », 438 p., 12 €

et figure de l'orthodoxie russe, Nikita Struve, fils d'immigrés russes, signe une étude érudite sur le milieu dont il est issu.

Fayard, 302 p., 26 €

Soixante-dix ans d'émigration russe (1919-1989)

Éditeur d'Alexandre Soljenitsyne

À visiter

L'église russe orthodoxe Saint-Serge-de-Radonège

Située au n° 93 de la rue de Crimée, dans le 19^e arrondissement à Paris, c'est l'un des trésors cachés de l'immigration russe. Horaires de visite sur le site de l'église.

saint-serge.fr/fr

Les Éditions Ymca-Press

Célèbre librairie durant la dissidence soviétique, elle accueille aussi des expositions.

11 rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, à Paris